

HEND SADI AU SOIR D'ALGÉRIE :

«Taha Hussein a compris *La colline oubliée* de Mouloud Mammeri mieux que les intellectuels organiques du nationalisme algérien»

La parution de *La colline oubliée* de Mouloud Mammeri en 1952 avait suscité un vrai procès des intellectuels nationalistes contre l'auteur. Le procès portait évidemment moins sur la qualité littéraire de l'œuvre de jeunesse de Mammeri, qui demeure l'une des plus belles de la littérature maghrébine, que sur le contenu berbériste que le roman était censé véhiculer. L'idéologie berbériste était entendue par les procureurs comme une atteinte au nationalisme.

Si les questions posées par la controverse se sont prolongées jusqu'à aujourd'hui, le procès, lui, devrait être rouvert. En effet, comme dans les affaires de justice mal jugées, il y a de nouvelles pièces qui éclairent le dossier. Un article important consacré par Taha Hussein, le grand dramaturge égyptien, au roman de Mammeri en 1956, déniché par Hend Sadi, vient tout chambouler. L'auteur égyptien ne voit pas du tout dans le

roman de Mammeri un contenu qui sert le colonialisme à l'instar des intellectuels nationalistes pour qui le fait de s'écarter de la ligne du parti est en soi une trahison. Tout au contraire, Hussein reconnaît dans les accents de Mammeri la vérité anticolonialiste qui y est nichée. De plus, il parle, lui, du roman et non pas des soubassements idéologiques réels ou supposés par lesquels les contempteurs de Mammeri ont abordé le procès. Hend Sadi est professeur de mathématiques. Ce n'est pas sa première incursion dans le domaine littéraire et plus largement culturel mais avec cette analyse, il apporte un élément décisif au débat.

A l'invitation du comité des étudiants du département amazigh, il animera une conférence à l'auditorium de Hasnaoua, à l'université de Tizi-Ouzou, demain à 14h. Titre : «La controverse nationaliste sur *La colline oubliée* : un débat d'actualité.»

Entretien réalisé par
Arezki Metref

Le Soir d'Algérie : Racontez-nous les péripéties de ce texte de Taha Hussein sur *La colline oubliée* de Mouloud Mammeri et surtout comment il a pu arriver entre vos mains ?

Hend Sadi : Effectivement, cet article a emprunté un itinéraire bien singulier.

D'abord par la date à laquelle il m'est parvenu : je l'ai reçu il y a plus de vingt ans. Et aussi par son expéditeur : Amazigh libyen que j'ai connu au début des années soixante-dix à l'Académie berbère ! Il s'appelait Saïd Mahroug, il est aujourd'hui décédé. Comme Saïd ne parlait pas français et que je ne parle pas l'arabe, nous échangeions en tamazight. La première fois que je l'avais rencontré, je l'avais pris pour un berbérophone algérien aux confins de la Kabylie et de l'Aurès en raison de son accent...

C'est donc Saïd qui m'a envoyé depuis la Libye une photocopie de ce texte sur laquelle il avait noté : «Ayen yura Taha Hussein ghef tewrirt yettawun n Da Lmulud.» (Ce qu'a écrit Taha Hussein sur *La colline oubliée* de Dda Lmulud). Étant incapable de lire le texte arabe, j'avais demandé à une étudiante syrienne, qui préparait une thèse de doctorat de mathématiques à l'université Pierre-et-Marie-Curie et dont le père avait été ministre de la Culture du gouvernement syrien, de me le traduire. Elle m'avait dit alors que Taha Hussein s'interrogeait sur l'orthographe du nom de Mammeri pour savoir si c'était Mâammeri ou bien Mammeri et que la suite de l'article traitait des croyances populaires. J'ai fait d'autres tentatives de traductions qui n'ont pas été plus fructueuses et c'est seulement longtemps après que j'ai compris que l'article de 14 feuillets était entièrement consacré à *La colline oubliée*. Saïd Mahroug avait raison, c'était bien une critique de *La colline oubliée* !

J'ai donc de nouveau entrepris de le faire traduire. Cela a pris beaucoup de temps. Car, après la première traduction qui a servi de socle au travail qui a suivi, il a fallu revenir sur la version française pour régler de nombreux détails et j'ai dû solliciter une vingtaine de collègues et amis universitaires pour parvenir à une version qui, je crois, est aujourd'hui publishable. L'article écrit par Taha Hussein en 1956 apporte un éclairage capital sur tout ce qui a été dit et écrit sur *La colline oubliée*. Et Dieu sait qu'il s'en écrit – et il s'écrit encore – bien des choses ! Mais jusqu'à présent, l'article de Taha Hussein a été absent de toutes les études consacrées à la polémique suscitée par *La colline oubliée* et ce n'est que le 30 mars dernier à l'Université de Paris 8 que j'ai présenté cet article au séminaire de littérature de M^{me} Zineb Ali-Benali.



Contrairement aux nationalistes algériens dont Lacheraf, Sahli, Taleb Ibrahimi qui ont fustigé Mammeri pour manque de nationalisme dans son roman, Taha Hussein, lui, le considère comme un roman anticolonialiste. Pourquoi, selon vous, le point de vue de Taha Hussein est-il si différent de celui des Algériens ?

Sur le procès fait à Mammeri à la parution de *La colline oubliée*, il est inutile de revenir dans le détail car cela a déjà été étudié et sur ce sujet vous avez vous-même fait une synthèse publiée par la revue *Autrement* en 1994 et Aziz Khati vient de soutenir une thèse de littérature à l'Université de Paris où cette question a été analysée. Rappelons simplement que la critique française a été unanime – du courant communiste au courant colonial – pour saluer la découverte d'un grand «talent berbère» lors de la sortie, en 1952, de *La colline oubliée* chez Plon. Cela a suffi à faire de Mammeri un écrivain suspect aux yeux de ces «nationalistes» qui venaient de sortir de la crise berbériste de 1949 dans laquelle nombre d'entre eux avaient été personnellement impliqués.

Ce qu'il faut en retenir, c'est que cette critique «nationaliste» a entaché l'image du roman et, au-delà, celle de l'écrivain Mammeri et au-delà celle des écrivains kabyles comme Mouloud Feraoun. Souvenez-vous de ce que s'est autorisé à écrire sur Mammeri, Kamel Belkacem dans son billet «Les donneurs de leçons» paru le 20 mars 1980 dans *El-Moudjahid*, près de vingt ans après l'indépendance !

Au début des années cinquante, ces intellectuels organiques du nationalisme dominant élaboraient un discours sur l'identité nationale telle qu'imposée par la direction du parti : un discours où la dimension berbère était bannie. Toute la production du *Jeune Musulman*,

organe qui a déclenché et porté les attaques contre *La colline oubliée* vise à justifier l'exclusion du berbère de l'Algérie pour ne retenir que l'arabo-islamisme comme fondement identitaire du pays. Aux premières lignes de ce front se sont portés les Kabyles Amar Ouzegane et, surtout, Mohamed-Cherif Sahli, auteur d'un article au titre éloquent : «La colline du reniement». S'appuyant sur deux articles de la presse coloniale favorables au roman, ignorant tous les autres articles (une vingtaine) et le roman lui-même, Sahli somnait Mammeri de... renier ! Lacheraf, plus nuancé dans la forme, vient apporter son appui à ces attaques et, sur le fond, il ne fait pas autre chose que théoriser l'arabisation des Berbères dans la future Algérie indépendante. La qualité, la vérité même du livre de Mammeri était insupportables pour ces intellectuels organiques, d'où la violence de leurs réactions qui, il faut le dire, ne manquent ni de talent ni de pertinence si l'on adopte leur position politique.

Taha Hussein, lui, n'était pas enfermé dans ces enjeux. Visiblement non informé de cette polémique, il a lu ce que Mammeri a écrit. Tout simplement. Sans passer par la critique quelle qu'elle soit, celle de la presse coloniale ou non, pas plus que celle des militants «nationalistes» ou non. Pour écrire sa critique, Taha Hussein a lu le roman écrit par Mouloud Mammeri. Ce que n'a pas fait Sahli qui assume sa position dans sa critique !

Dans ce roman consacré à la vie en Kabylie durant la Seconde Guerre mondiale, Taha Hussein relève que l'armée française a mobilisé des jeunes gens d'Afrique du Nord pour une guerre qui n'était pas la leur. Il lit aussi que le système colonial inique qui avait soumis cette population était représenté par des chefs locaux détestés de cette population. Mais pour être plus clair, je préfère vous donner une

citation qui vous donnera une idée plus précise de la perception de Taha Hussein parlant de la vie de la population telle que décrite dans le roman :

«Vivant presque en autarcie, seules certaines nécessités de l'existence lui rappellent qu'elle est soumise à un pouvoir lointain et mixte : un gouvernement qui regroupe des Français qui dirigent et gèrent les affaires et leurs relais autochtones auprès de leurs administrés, des relais hautains et corrompus. [...] Certes, ils [les Kabyles] craignent autant les saints que leurs chefs, mais s'ils adorent les premiers, ils haïssent les seconds.»

Écrivant en 1956, soit deux années après le déclenchement de la guerre, contrairement aux critiques «nationalistes» parues en 1952 et 1953, Taha Hussein ne trouve pas le roman décalé par rapport au cours des événements qui ont suivi. Il considère la période évoquée dans le livre comme la phase de maturation, d'attente de «l'événement» libérateur qu'a été 1954.

Le grand auteur égyptien pose sur le roman de Mammeri un regard de critique strictement littéraire. Il parle de l'œuvre d'un point de vue de l'esthétique littéraire sans chercher à dénicher ce qui va trahir l'idéologie véhiculée par l'auteur. Que dit-il de l'œuvre elle-même ?

Oui, Taha Hussein considère *La colline oubliée* d'abord comme un roman, un roman qu'il considère comme une œuvre exceptionnelle. S'il n'élude pas le contexte politique du récit, comme on vient de le voir, il ne réduit pas le roman à cette dimension. Et ce que dit, à plusieurs reprises, Taha Hussein dans son texte, c'est qu'il s'agit d'une œuvre majeure. Ce n'est pas rien venant de celui qu'on a appelé le «doyen des lettres arabes» et qui, de surcroît, est parfait francophone ; rappelons qu'il a soutenu une

thèse à la Sorbonne en 1919 sur la philosophie d'Ibn Khaldoun sous la direction du grand sociologue Émile Durkheim et qu'il a consacré une partie de son activité à la critique littéraire en particulier de la littérature française. C'est donc en lecteur averti qu'il s'exprime lorsqu'il écrit que «ce livre est si remarquable qu'il peut être considéré comme un des meilleurs parmi ceux publiés ces dernières années en littérature française, bien que je ne sache pas s'il lui a été décerné un des divers prix qui récompensent en France des livres qui n'atteignent pas une telle beauté...»

Et il a manifestement aimé le livre et consacre, dans sa critique, de longs développements à l'amour vécu par les jeunes de Taâsast. Et contrairement à Lacheraf qui dénie au livre toute valeur documentaire, Taha Hussein y trouve aussi une «étude sociologique fine» de la Kabylie de cette époque.

Ce texte de Taha Hussein donne au moins cette leçon de littérature en ce qu'il transcende les considérations et les procès idéologiques pour s'attacher au contenu littéraire. Y a-t-il d'autres leçons ?

Longtemps, on a voulu voir dans cette œuvre, un roman sans portée universelle enfermé dans le local, dans un «berbérisme étriqué».

La lecture qu'en fait Taha Hussein est la preuve de l'exact contraire. Les émotions franchissent les montagnes kabyles et dépassent largement les frontières algériennes pour toucher profondément un homme de lettres qui a vécu et grandi dans la vallée du Nil. La critique française avait, en son temps, également salué le talent de l'auteur du roman rejoignant sur ce point Taha Hussein.

Et si Taha Hussein fait l'éloge de *La colline oubliée*, ce n'est sûrement pas par «berbérisme». Certes, il n'est pas allergique au mot berbère comme l'étaient les contempteurs «nationalistes» de Mammeri, mais il ne prend nulle part la défense de la culture berbère, il regrette même que le roman ne fût pas écrit en arabe.

Sa critique se termine par cette phrase : «Ma fascination pour ce livre est si grande que je n'ai pas la moindre réserve à formuler, si ce n'est celle de n'avoir pas été écrit en arabe, alors qu'il est fait pour être écrit dans cette langue. Mais, de cette carence, l'écrivain ne saurait être tenu pour responsable, la faute, comme pour bien d'autres tares, fort nombreuses, incombe au colonialisme.»

Ce qui n'empêche pas Taha Hussein de saluer le roman comme une œuvre majeure. J'espère que cet article contribuera à redonner à *La colline oubliée* sa place qui n'aurait jamais dû cesser d'être la sienne, celle d'œuvre majeure de la littérature algérienne.

Ce n'est pas Mammeri qui a mal écrit mais ses inquisiteurs qui ont mal lu !

A. M.